

Sandrine Villers

chansons douces

roman

Bruit Blanc

6 rue du Pont de Lodi, Paris 6^{ème}

*à Blandine, Cécile, Corinne, Nathalie,
Pauline et Valérie*

Sommaire

1. *Together Alone*
2. *Le Parcours de la peine*
3. *La Plus Belle pour aller danser*
4. *That's What Friends Are For*
5. *Confessions On A Dance Floor*
6. *Nous ne sommes pas des anges*
7. *Smile*
8. *Il manque quelqu'un près de moi*
9. *Eu Sei Que Vou Te Amar*
10. *Dos Amigas*
11. *Sex, Love, Magic*
12. *All By Myself*
13. *O Tannenbaum*
14. *It's A Man's World*
15. *Cœur grenadine*
16. *How Can You Mend A Broken Heart*
17. *Les Roses et les promesses*
18. *Un Roman d'amitié*
19. *Amor, Amor, Amor*
20. *Tout va changer ce soir*
21. *Les Mots bleus*
22. *Ultra moderne solitude*
23. *Femmes je vous aime*
24. *Love Will Find Someone For You*
25. *Pomme C*
26. *Rendez-vous*
27. *Quero Ficar Com Você*
28. *I'm In The Mood For Love*
29. *Only You*

30. *A Quarante ans la femme*
31. *Sale Bonhomme*
32. *Salade de fruits*
33. *Besame mucho*
34. *Ne retiens pas tes larmes*
35. *Sea, Sex And Sun*
36. *Fragile*
37. *Prendre un enfant dans ses bras*
38. *Paris au mois d'août*
39. *Je suis malade*
40. *Una Storia importante*

Que n'aurais-je donné pour, comme Sapho, aimer des Aphrodite en fleurs et de jeunes confidentes en mal d'étreintes ? A Lesbos ou au large de la mer Égée, je me serais délectée de leurs mamelons sucrés et de leurs maux secrets, car c'est vrai, je ressens pour les femmes une tendresse toute particulière, presque sacrée. Je sais ce qui les fait rire et pleurer, bondir et chavirer. Et vice versa, parce que nous avons en commun cette paire de chromosomes, elles savent ce qui peut m'enivrer comme me soûler. Dans cette société où les tabous ont fait sauter presque tous les verrous, tout aurait été tellement plus simple. Les femmes qui aiment les femmes ne sont plus les parias d'antan ; on en a fait des chansons et une certaine esthétique les a mêmes glorifiées sur pellicule. Mais voilà, est-ce une question d'appendice ou de phéromones ? Je préfère les hommes.

Bien sûr, comme tout le monde, à l'heure où se transformait mon corps, je me suis posé la question. Ma coiffeuse, par exemple, avait une chevelure incandescente qui allumait tous les clients, moi y compris. Sa peau diaphane avait le parfum du jasmin et y plonger sa bouche devait être un délice sans nom. Pourtant, son mari me

plaisait plus encore. Quand il s'affairait sur ma tête, il avait la précision du sculpteur et la puissance d'un étalon. Alors que sa peau exhalait un mélange boisé, être entre ses mains relevait de l'expérience alchimique. C'est là que j'ai compris. Les attributs masculins me faisaient sentir encore plus femme. Et aujourd'hui encore, j'adore.

Du désir à l'amour, à cet âge, il n'y a qu'un pas. On mélange tout. Le cœur bat la chamade devant le beau jeune homme, là-bas, et sans lui avoir adressé la parole, on est amoureuse. Ce délicieux poison vous transperce le corps et l'âme et c'est bon. On en redemande. Cet oxymore qu'est l'amour vient vous consumer, vous glacer, et vous apaiser tour à tour. Difficile de s'en passer. Et puis, plus on avance en âge, plus on fait la différence entre les sens et les sentiments. Le mieux, c'est d'avoir les deux, et dans ce cas, c'est le nirvana, une drogue qui vous enrichit, vous fait vous dépasser, vous bonifie. C'est une maladie qui vous rend vivant.

Après une vie bien remplie, je suis encore en quête du grand amour, celles que j'ai connues jusqu'à présent n'ayant finalement servi qu'à construire la femme que je suis aujourd'hui. Parce que les échecs nous permettent d'avancer plus que les victoires encore, je ne ressens ni amertume, ni regret, mais pour être tout à fait franche, il est vrai que si l'on m'avait dit qu'à trente-neuf ans, je serais célibataire sans enfant, je ne l'aurais pas cru.

Quand on est une femme occidentale hétérosexuelle, plutôt bien dans sa peau et sans contrainte majeure, on a des enfants, un compagnon, voire un mari, et pour les plus organisées, des enfants, un mari, un amant et un animal domestique. Au lieu de cela, j'ai un bon travail, un bel appartement, de merveilleux amis et une liberté dont je ne sais que faire.

D'aucuns diraient que j'ai tout pour moi : un travail passionnant, une frimousse bien conservée grâce à la science des antirides ultraliftants, une certaine allure dans les tailleurs bien coupés, de l'humour, parfois, à faire plier même les plus coincés, une adaptabilité à toutes sortes de situations. Mais ils me disent aussi : « tu es bien difficile. Jean-Mi est gentil, pourquoi ne sors-tu pas avec lui ? ». Jean-Mi. Un type à la voix de velours, certes, mais à la peau parcheminée par le tabagisme et des yeux cernés comme un panda. Ou bien Richard, un physique de tombeur mais une voix de poissonnier et le Q.I. d'une gamba cuite. On le sait, les conseillers sont rarement les payeurs, surtout lorsqu'ils subissent eux-mêmes une vie sans saveur.

Les statistiques devraient me consoler. Comme plus d'un Parisien sur deux, je vis seule avec mes plantes et ma télé, et comme une femelle sur trois de ma génération, je suis comme ces Bridget Jones, Allie McBeal, Clara Sheller et autres héroïnes de *Sex In The City* qui ont appris à se servir d'un tournevis toutes seules, à

conduire la nuit dans le brouillard, à porter aussi bien la salopette tout terrain que le string à dentelles, à rêver à voix haute de leur moitié qui les fera rire et bander. Je suis donc d'une extrême banalité.

Dans ces pages, il va s'agir du parcours d'une femme encore jeune ayant tout simplement le désir de refaire sa vie. Ni spécialement frustrée au point d'accepter n'importe qui, ni spécialement amère au point de refuser toutes les opportunités de bonheur qui peuvent se présenter à elle. Ni féministe extrémiste au point d'écraser à coups de talons aiguilles les hommes susceptibles d'être gentils avec elle. Pas suffisamment désespérée pour abandonner sa haute conception du couple – un mélange subtil de partage, d'épanouissement, de tendresse, de sensualité et d'intelligence. Pas débile au point de chercher son clone et même prête à quelques concessions. Juste un peu perplexe devant les nouveaux codes de séduction qu'elle avait un peu mis de côté pendant plusieurs années, mais féroce adepte de la pensée positive.

Elle. Moi. Autant parler à la première personne, puisque c'est mon histoire. Delphine Rivière, chef d'entreprise, un mètre soixante-huit pour officiellement cinquante-neuf kilos et demi, agnostique, non fumeuse, blonde vénitienne aux yeux verts, aimant, les sushis, le cinéma américain, et les voyages lointains, pratiquant la relaxation et plein d'autres activités aux noms ridicules comme le shiatsu et le sodoku, le

cocooning hype et le brainstorming, le spa entre copines et les téléchargements mp3.

Au fil de mes téléchargements plus ou moins licites, j'ai justement observé que la vie était comme une compilation de chansons aux durées et aux rythmes divers, avec ses refrains et ses variations, ses crescendos et decrescendos, ses rimes et ses mots, ses solos, ses duos, ses trios.

J'ai chanté toutes sortes de mélodies : des berceuses orchestrées à des sérénades en karaoké, en passant par des cantates et des ballades a cappella. Au fil des époques, outre le disco et la salsa, j'ai dansé le funk, la techno, la house, l'électro-pop, et même la trans. Aujourd'hui, avec l'expérience et la sagesse en sus, j'ai envie de m'essayer au slow, d'évoluer sur des chansons douces. En duo si possible, puis en trio, en quatuor. Cela ne veut pas dire rentrer dans le gnangnan et se vautrer dans du mou. Bien au contraire. Cela signifie ressentir autrement, dorloter, aimer, et aussi faire ressentir, se faire aimer. Cela veut dire donner un autre sens à sa vie, sans cynisme, ni arrogance. Goûter enfin à une certaine sérénité. Chicche ?

1. *Together Alone*

Bien sûr, comme des millions de mes congénères, j'aurais pu me contenter de ce que j'avais. Dans mon cas, après plusieurs bluettes plus ou moins réussies, il s'agissait de François, bel homme de mon âge, gentil et intelligent, chercheur pour un grand laboratoire pharmaceutique.

Si nous avions suivi les ornières qui nous étaient toutes tracées, j'aurais pu lui faire de beaux enfants gentils et intelligents, les élever dans une grande maison hi-tech inspirée des conseils de *Marie-Claire Maison* et les nourrir de mes bons petits plats bios. Le soir, quand il n'était pas en train de sauver le monde, mon cher et tendre les aurait bordés dans leur lit et les aurait félicités pour les progrès qu'ils avaient faits en écriture et en dictée grâce à leur maman tout aussi gentille et intelligente. Il n'attendait que cela.

J'aurais pu continuer à m'extasier devant les somptueux cadeaux qu'il m'offrait pour mon anniversaire ou pour Noël, passer des heures sur Internet pour réserver un voyage que dans la plupart du temps nous ne ferions pas, puisqu'il n'en avait pas le temps. J'aurais pu éternellement jouer les femmes comblées devant ses collègues

ou devant notre famille, partir seule en vacances, comme cela m'était arrivé de si nombreuses fois, prétextant que l'indépendance dans un couple, c'était merveilleux.

J'ai finalement dit non à ce bonheur sous cellophane. La mascarade avait assez duré. Malgré un an de psychothérapie de couple, des conversations à n'en plus finir, des promesses, des efforts faits de part et d'autre, les ornières s'étaient embourbées. La solitude était devenue notre compagne quotidienne, de même que la frustration, et pour parachever le tout, l'étiollement du désir.

Les choses se sont faites tout doucement. Au début, on ne s'en est pas rendus compte. François rentrait de plus en plus tard et comme je venais de monter une école de langues, je travaillais deux fois plus. Parfois j'étais tellement épuisée que je ne l'attendais même plus pour aller me coucher.

Le problème, aussi, c'est que petit à petit, même lorsqu'il était avec moi, j'avais l'impression d'être seule. Absorbé par des sujets impérieux, il abrégait souvent nos conversations, les yeux dans le vague. Visiblement, ce que je pouvais lui raconter ne l'intéressait plus.

Lorsque je lui soumettais un projet de vacances, par exemple, il remettait toujours la discussion à plus tard. « Je suis fatigué. Je préfère qu'on en parle demain, d'accord ? ». Mais

le lendemain, c'était la même comédie et il fallait parfois attendre une bonne semaine pour aborder le sujet. D'ailleurs, ces vacances qui auraient dû être le théâtre de nos retrouvailles, étaient, les quelques fois où il a daigné m'accompagner, celle de ses siestes à rallonge.

Alors que nous étions dans des palaces exotiques fleurant bon le tek et l'orchidée, j'avais deux alternatives : rester avec lui et m'extasier devant les moulures du plafond de notre suite ou bien partir seule dans des excursions, afin d'en savoir davantage sur les autochtones du pays où nous étions. J'ai pratiqué les deux, la mort dans l'âme.

Ensuite, je me suis mise à la lecture de toutes les revues passionnantes qui traînaient dans ces hôtels – *Forbes*, *Fortune*, *Wall Street Journal*. J'ai pris peur quand j'en suis venue à faire de manière obsessionnelle des conversions en yens et en dollars.

Pour tuer le temps, j'ai appris à faire des colliers de tiaras à Bora Bora, à préparer le rhum arrangé à la Réunion, à rouler des Cohiba à Cuba, à danser la samba à Rio de Janeiro. J'ai écouté des milliers de chansons dans mon casque pour ne pas le déranger. J'ai dépensé des sommes folles en babioles locales pour en décorer notre appartement. Et puis, j'ai fini par me rendre à l'évidence. Il n'y avait plus de place sur les étagères et je ne pouvais pas continuer à remplir ainsi le vide de ma vie.

Progressivement, j'ai arrêté de me battre et telle Constance Chatterley, je me suis mise à rêver d'étreintes torrides avec un autre homme, disponible, lui, histoire de vérifier que mon cœur pouvait encore s'embraser et mes lèvres embrasser.

Si je n'ai rien fait de cela, en raison d'une morale judéo-chrétienne sans doute trop bien assimilée, François et moi avons fini logiquement par nous croiser... mais attention, toujours dans une courtoisie délicate. Comme à nos débuts, nous continuions à nous appeler par des noms que nous avons inventés, car « nous n'étions pas comme tout le monde ». « Mamourette » par-ci, « mon Snoopynet » par là. Et puis un matin, la réponse à ma question lancinante est venue d'elle-même, limpide, évidente.

Mon école qui s'adressait essentiellement à des entreprises marchait plutôt bien. Vu le système aléatoire de l'enseignement des langues étrangères en France, je savais que le créneau était porteur. Moi-même, j'avais enseigné le français aux États-Unis et obtenu une agrégation pour enseigner l'anglais en France, mais après plusieurs années passées dans le service public, j'avais compris que ma voie était ailleurs.

Pour faire des cours dignes de ce nom, il ne suffisait pas de suivre à la lettre les réformes souvent ineptes de technocrates qui n'avaient pas mis les pieds dans un lycée depuis leur baccalauréat mais de vrais moyens comme des

heures en nombre suffisant et du matériel qui fonctionne. J'avais aussi besoin d'avoir en face de moi des personnes motivées pour pouvoir donner le meilleur de moi-même. Faire la discipline à des gamins mal élevés n'ayant jamais été ma tasse de thé, les adultes ancrés dans le monde professionnel me semblaient une cible beaucoup plus appropriée. C'est en donnant des cours à François que l'idée a germé en moi et de fil en aiguille, mon école s'est aussi ouverte à l'espagnol, à l'allemand, à l'italien, au portugais et au russe.

De son côté, François qui avait atteint un excellent niveau d'anglais grâce à nos méthodes, avait décidé de partir suivre une formation pendant un an au *Queen's London Hospital* afin d'acquérir les toutes nouvelles technologies relatives aux maladies cardiovasculaires. Il connaissait l'enjeu. Nous envisagions de fonder une famille. Nous avons même commencé à visiter des maisons en prévision de l'événement.

- Tu veux partir à Londres ? Nous nous voyons déjà tellement peu, mon Snoopynet, lui avais-je dit tendrement. Nous ne nous verrons plus du tout.

- Qu'est-ce que tu racontes ? Il y a l'Eurostar. Tu viendras me voir le samedi et le dimanche.

Je savais que cette formation demandait un investissement de chaque instant. Je m'imaginai mal traverser la Manche tous les weekends pour le regarder travailler. Forcément, il oscillerait

entre la difficulté de comprendre la substantifique moelle de ces textes techniques et la culpabilité de me voir dans l'expectative.

- Tu es sûr de ta décision ? lui avais-je demandé plusieurs fois.

- Oui, c'est maintenant ou jamais, avait-il fermement répondu. Après, il y aura les enfants et ce sera beaucoup plus dur.

Depuis belle lurette, lorsque je songeais à notre avenir, mon cœur n'était plus à la fête. Je n'arrivais plus à rire et à m'abandonner. Mon humeur se faisait changeante et mes nuits étaient agitées. J'en venais même à redouter le weekend que je savais d'avance compliqué à gérer même s'il avait décidé de laisser de côté ses dossiers. Accepterait-il d'aller voir le dernier James Gray avec moi ou bien devrais-je supporter un nouveau navet hongkongais ? Ecourterait-il une fois encore mes essayages de vêtements dans les grands magasins alors qu'il mettait trois heures à choisir une cravate ou bien allions-nous dîner avec l'un de ses couples d'amis qui ne savaient que s'envoyer des pics toute la soirée ?

Pire, sa peau contre la mienne ne me faisait plus tourner la tête et bien souvent, il m'est arrivé de me retourner sur un autre homme dans la rue. La psychothérapie de couple me l'avait fait entrevoir : je rêvais d'une autre vie, d'autres bras aussi, plus présents et plus tendres. Sa proposition d'expatriation allant à l'encontre de

tout rapprochement, ce fut l'occasion de tourner... la page.

Très courtoisement, nous nous sommes donc quittés et à l'exception d'une fois lorsqu'il s'est installé à Londres, il a tenu sa promesse de ne pas m'appeler pendant trois mois, afin que je puisse faire mon deuil en toute tranquillité.

Enfin, en toute tranquillité, c'est une façon de parler, car en ce qui me concerne, les différents stades de cette période se sont apparentés parfois à des montagnes russes, tant les ressentis qui se sont succédé ont été abrupts et contrastés. Le parcours de la peine, comme le chantait il y a longtemps, Jean-Louis Murat.

(...)



***toute notre actualité sur
<http://www.bruitblanc.fr>***